

Librová, Bohdana

## L'âne dans les expressions métaphoriques de l'ancien français

*Études romanes de Brno*. 1998, vol. 28, iss. 1, pp. [17]-38

ISBN 80-210-2011-3

ISSN 0231-7532

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/113198>

Access Date: 05. 12. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

BOHDANA LIBROVÁ

## L'ÂNE DANS LES EXPRESSIONS MÉTAPHORIQUES DE L'ANCIEN FRANÇAIS

La métaphore est un puissant moyen de créativité linguistique. Tout en participant à l'élaboration des dénominations, elle est l'instrument privilégié du langage expressif et poétique. De par sa substance, cependant, elle déborde le domaine de la langue. Visant à un effet expressif ou explicatif, elle puise ses éléments constitutifs dans la réalité du monde qui nous entoure. C'est cet aspect de la création métaphorique qui retiendra ici notre attention. En étudiant des expressions figurées forgées sur le nom de l'âne, nous allons diriger notre regard au delà de la langue: nous allons essayer de dévoiler les circonstances réelles, les idées et les attitudes humaines qui ont contribué à créer l'image de l'âne dans la langue médiévale.

Nous avons compris parmi nos exemples la comparaison au même titre que la métaphore, considérant les deux procédés comme basés sur le même principe du rapprochement analogique.<sup>1</sup> Les deux figures étant les moyens privilégiés de la parole proverbiale, nous avons inclus de nombreuses parémies. A titre d'exception, nous avons également admis des proverbes où le nom de l'animal figure dans son sens propre et quelques métonymies.

Le matériel linguistique a été puisé dans des ouvrages lexicographiques. Pour le proverbe, nous avons eu recours à des recueils, médiévaux et établis a posteriori.<sup>2</sup> Chaque fois que cela nous a été possible, nous avons vérifié la citation

---

<sup>1</sup> Il n'appartient pas à cet exposé de révoquer le problème de la distinction entre la métaphore et la comparaison, mis en question depuis Aristote (cf. M. Le Guern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris 1973, p. 61 sqq. et A. Henry, qui cite à ce propos d'abondantes références dans *Métaphore et métonymie*, Bruxelles 1984, p. 85 sqq.). Il est incontestable, à notre avis, qu'il y a plus qu'une différence formelle (absence/présence d'un moyen lexical signalant la comparaison): les deux figures diffèrent par le degré du rapprochement établi entre deux réalités. Il s'ensuit une différence dans le caractère et dans l'intensité de l'effet évoqué. Cependant, il n'en reste pas moins vrai que le procédé de base — le rapprochement analogique — soit commun à la métaphore et à la similitude.

<sup>2</sup> L'interprétation d'un proverbe opérée uniquement à partir d'un recueil médiéval est une

lexicographique directement dans la source. La liste d'exemples ainsi obtenue a été complétée par nos propres dépouillements. En respectant le vaste horizon chronologique de certaines sources (Gdf, recueil de Morawski), nous avons puisé nos exemples dans les textes dont la rédaction s'étale dès le début de l'époque médiévale jusqu'au 15<sup>e</sup> siècle. Nous citerons également plusieurs proverbes attestés au 16<sup>e</sup>, car, les témoignages historiques de la langue parlée étant difficiles à repérer, il y a une grande probabilité que la première attestation soit sensiblement postérieure à l'apparition du proverbe. Pour faciliter l'étude des motivations historiques des expressions françaises, nous allons considérer également des exemples de l'Antiquité dès qu'une analogie se présentera.<sup>3</sup>

Nous traiterons en premier lieu (I) les emplois exploitant les sèmes relatifs aux caractéristiques biologiques de l'âne et à sa situation réelle. Les significations correspondant à *asne* dans ces expressions seront bien diverses, souvent très générales. Ensuite (II) nous analyserons les expressions fondées sur les représentations humaines de la nature animale. Le nom de l'âne y connotera des caractéristiques humaines. Finalement (III) nous citerons les expressions dans lesquelles l'âne contribue à l'évocation de situations burlesques. Dans ce cas, son nom apparaît le plus souvent au sens propre.

## I. IMAGES INSPIRÉES DE LA RÉALITÉ

Différents traits de l'anatomie de l'âne (notamment la forme de son corps et sa couleur) interviennent en tant qu'éléments pertinents dans des métaphores et dans des métonymies lexicalisées désignant des organismes biologiques: poissons de la classe des gadidés (*asinus*, *asellus* — F; *asnon* — Gdf, FEW), espèces de fruits (*uva asinusca*, *asinina pruna*, *asinastra ficus*, *malva asinina* — TLL; *asneret* — Gdf).<sup>4</sup> Les habitudes alimentaires de l'âne sont à la base de la dénomination d'une espèce de chardon (*onopyxos* — F; *chardon asnins* — Gdf) et ont donné lieu à une expression proverbiale: *Petit a petit menga le pinçon l'asne* (Mor 1615). En partant de l'idée des ruades de l'âne, on appliquait son nom à une machine de guerre (*onager* des anciens, *asinus* en latin médiéval et

---

démarche hasardeuse, car ces ouvrages, à l'exception près des *Proverbe au vilain*, ne nous renseignent pas sur la signification ou l'utilisation des parémies. Il ne faut toutefois pas oublier que, même si l'on arrive à repérer plusieurs emplois contextuels d'un proverbe, on ne saura souvent dévoiler qu'une fraction des significations que l'expression pouvait prendre selon différents contextes.

<sup>3</sup> Les éditions ne seront cependant indiquées que pour les citations françaises.

<sup>4</sup> Selon Forcellini c'est l'association entre la couleur grisâtre du fruit et celle de l'âne qui serait à l'origine de l'appellation *asinusca uva*. Pline signale que *asinusca uva* (H.N., 14.4) et *asinina pruna* (*ibid.*, 15.41) étaient des fruits d'un aspect et peut-être aussi d'un goût désagréables. On ne peut donc exclure qu'il s'agirait des métonymies basées sur la dévalorisation de l'âne en tant que consommateur des fruits.

*asne* au 16<sup>e</sup> s.) et, en évoquant son échine saillante — au bord extérieur des fortifications: *dos d'asne* (14<sup>e</sup> s., DH).<sup>5</sup>

Les emplois figurés reflètent les principales fonctions économiques de l'âne: quelques proverbes le montrent comme un animal représentatif du moulin, où il tournait la meule et transportait de la farine<sup>6</sup>: *Soubs ombre d'asne entre chien au moulin* (*Prov. Communs*, 15<sup>e</sup>, ds Ler)<sup>7</sup> et *Assez va au moulin qui son asne y envoie* (Mor 145, var. du *Assez vait qui envoie*; Ler situe l'expression au 16<sup>e</sup>). L'expression *Chasser l'asne au moulin* a été employée métonymiquement au 16<sup>e</sup> dans le sens d' „exercer le métier de meunier“, avec une nuance socialement dégradante (Du Villars, Mem., IV, ds Gdf). Aucune preuve de son éventuelle lexicalisation ne nous est parvenue.

D'autres expressions imagées présentent l'âne comme une bête de somme. Selon *Des XXIII manieres de vilains* (ds Gdf), le syntagme *vilain asnin* désignait un paysan chargé de porter des gâteaux et des barils de vin lors des fêtes. L'importance économique de ce rôle de l'âne est soulignée par l'évolution sémantique du terme *asnee* (lat. *asinata*), d'abord „charge de l'âne“, puis par métonymie „mesure pour les grains, pour le vin et mesure agraire.“<sup>8</sup>

Depuis l'Antiquité on rencontre des allusions figurées au volume de la charge de l'âne. Horace, s'étant trouvé dans une situation fâcheuse, se compare à un âne venant d'accepter sur son dos un énorme fardeau: „Demitto aurículas ut iniquae mentis *asellus* cum gravius dorso onus subiit.“ (*Satire* 1.9.) Dans son épître 107, Hieronymus met en garde contre les jeûnes immodérés en évoquant la rétivité de l'animal surchargé: „*asellus* in via cum lassus fuerit, diverticula quaerit.“ Au moyen âge, la charge de l'âne symbolise un poids énorme, une quantité extrême. Sa lourdeur est évoquée dans la *Chanson d'Aspremont*, pour rendre les épouvantables dimensions d'un monstre: „S'ot trente piés de la choe al caon, / i portast bien le fais a un *ason*.“ (1828–29, éd. Brandin). La robe d'un riche dans *Le Roman de Miserere* est si garnie „k'ele poise une *some asnine*“ (104.4–5, éd. van Hamel). Dans „Il i ot molt blé et *asnées*“ (*M.–R.*<sup>9</sup>, II, 31) ce n'est pas le volume mathématiquement exact de la mesure qui importe, mais l'énormité de l'*asnée*: il s'agit d'une expression intensive. Le caractère

5 Dans les dialectes du moyen français, *asne* désignait le chevalet, destiné à supporter différents objets ou à travailler le bois (DH).

6 Dans l'Antiquité, *δνογ* et *asina* renvoyaient métonymiquement à une partie de la meule.

7 Il semble que le proverbe désigne un intrus qui s'introduit par ruse dans un lieu interdit. L'ombre semble avoir été évoquée souvent en liaison avec cet animal méridional. Elle était mentionnée déjà dans un proverbe gréco-latin (Aristofanes, *Sfékes*, 191, Platon, *Phèdre*, 260 c; cf. Apulée, *Mét.*, 9,42) à l'intérieur duquel elle renvoie à une chose futile, par allusion à un épisode où un loueur d'ânes exigeait de son client un supplément de prix, celui-ci s'étant servi, au milieu d'une journée aride, de son âne comme du parasol (cf. Babrius, la fable *De l'ombre de l'âne*).

8 Pour les différentes interprétations de ce mot v. Lac, s. v. *asnee*.

9 *M.–R.* = *Recueil général et complet des fabliaux des 13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> s.*, I–VI, ed. A. de Montaiglon, G. Raynaud, Paris 1872–1890

démesuré du fardeau asinin est attesté aussi par un proverbe mettant en garde contre les exigences abusives: *La sorsome abat l'asne* (*Ms de Cambridge*, 13<sup>e</sup>, ds Ler; Mor. 1037; intégré par ex. ds *Fergus*, vv. 1752–53,<sup>10</sup> et dans *Roman de l'Atre périlleux*, v. 4004, éd. Woledge).

Le labourage avec l'âne n'a pas trouvé de reflet dans la création métaphorique de l'ancien français ni du latin. Cette absence semble s'expliquer par le fait qu'il ne s'agissait que d'une fonction secondaire de l'animal.

Un des motifs littéraires les plus fréquents relatifs à l'âne est le mauvais traitement dont il était l'objet. Plusieurs auteurs de l'Antiquité signalent les conditions pénibles de sa vie (Columelle, 7.1., Ovide, *Amores*, 2.7.15–16, Phèdre, *Asinus et Galli*, Ezop, *L'âne dans la peau de lion*, Apulée, *Mét.*, 6.25, 26.6, 7.17). Pour les évocations littéraires médiévales, on peut rappeler par exemple la fameuse scène du *Roman de Renart* où les moines rossent leur âne ne pouvant tirer du puits le lourd Ysengrin (br. IV) ou la triste issue de la fable „*Dou chien et de l'asne*“ (*Isopet de Lyon*, XVII). Les mauvais traitements infligés à l'âne ont trouvé de nombreuses répercussions dans les emplois figurés: Le proverbe *Nux, asinus, campana, piger sine verbera cessant* (Walther 19 406) range l'âne dans la catégorie des objets inanimés, conçus de par leur substance pour recevoir des coups. L'expression superlative *Batre come asne a pont* (*Roman de Renart*, 1049, éd. Martin; *M.–R.*, V, 213; *Formula Honestae Vitae* 559, ds T.–L.) exploite, outre le traitement violent, un fait d'expérience particulier: lors du passage d'un cours d'eau l'âne éprouve une peur si violente qu'il refuse obstinément d'avancer (cf. Pline, *H. N.*, 8.68.169). Dans le fabliau *De la dame qui fist entendant...* (*M.–R.*, V, 132 sqq.) non seulement l'ânesse se voit couper la queue (p. 139), mais figure également dans une comparaison misogyne pour incarner un être maltraité par excellence: „*Fame soferoit plus de cous / que une asnesse de .II. anz / de mal et de poine .II. tanz.*“ (p. 140).<sup>11</sup> La difficulté du sort de l'âne transparait à travers une expression se rapportant aux punitions de substitution. L'âne y représente le coupable: *Qui asinum non potest, stratum caedit.* (Pétron., 63).<sup>12</sup> Nous ignorons si l'expression *Il y a de l'asne*, attestée chez Rabelais (4.36) = „quiproquo, mêlée“, puis chez d'Aubigné (*Faeneste* 2.13) = „mêlée, des coups“ s'est inspirée elle aussi des punitions violentes infligées à l'âne. Il semble plus probable qu'elle soit partie des connotations liées à l'âne en tant qu'animal stupide et pittoresque, symbolisant le monde „bestorné“. L'idée du mauvais traitement aurait pu venir s'y associer dans certains cas d'usage.

<sup>10</sup> cité par E. Schulze-Busacker, *Les proverbes et expressions proverbiales dans la littérature narrative du moyen âge français*, Paris 1985, p. 233

<sup>11</sup> Selon la modalité de son intégration au texte, il semble que la comparaison ait un caractère proverbial: „Voir dit qui dist ne fu pas fous:/ Fame soferoit...“

<sup>12</sup> La même expression existe en grec et en albanais, l'italien y remplace l'âne par le cheval. En français, à en croire les recueils, elle ne serait attestée qu'à date moderne (Rob).

Les expressions qui suivent se situent à cheval entre les catégories I et II car, à part le fait réel de l'appartenance de l'âne au milieu pauvre, elles exploitent également des idées découlant des traditions culturelles.

L'âne était un animal particulièrement courant dans les couches basses de la société. C'est en vertu de cette réalité, semble-t-il, qu'il a donné son nom à une tribu plébéienne — *Asinius* (TLL). Au moyen âge comme dans l'Antiquité, l'âne représente métaphoriquement la condition sociale inférieure. Il se trouve dans ce sens souvent en comparaison avec d'autres animaux domestiques de statut supérieur — en latin nous avons repéré une série de mises en opposition avec le boeuf (Plaute, *Aulularia*, 226–236), en français avec le cheval. Cette différenciation n'est peut-être pas sans signification: le statut dont jouissait le boeuf dans l'Antiquité semble s'être dégradé au moyen âge au profit du cheval, animal indispensable pour les principales activités de la société chevaleresque, et dont l'usage s'est élargi vers le bas moyen âge également dans le milieu rural. L'hypothèse de la valeur documentaire de ce changement linguistique se voit néanmoins partiellement enfreinte par l'existence de la locution grecque *'Απ' ὄνων ἐφ' ἵππους* — „améliorer sa position dans l'échelle sociale“. Chez Plaute cependant, on lit dans le même sens *Ab asinis ad boves transcendere* (*Aulul.*, 235). Bouchet, dans sa XI<sup>e</sup> Serée (II, p. 248, éd. Roybet) se sert d'une locution proverbiale qui semble continuer cette expression antique: *Revenir des asnes aux chevaux*. Elle prend néanmoins une signification différente: le texte en question traite des équidés et la locution avertit le lecteur que l'auteur quitte le sujet „ânes“ pour commencer à traiter des chevaux. On peut conjecturer que Bouchet aurait joué avec le sens littéral de la locution, mais il est également possible — si notre hypothèse de continuité avec l'expression antique est correcte — que les locuteurs médiévaux, ne sentant plus la motivation originelle de l'expression, aient commencé à l'employer pour désigner la disparité entre deux éléments (cf. Cholieres, II, 234 ds DiStef: *Il y en a d'un asne a un cheval*, „Ce n'est pas la même chose.“).

L'ancien et le moyen français exploitent l'opposition entre l'âne et le cheval pour exprimer l'incompatibilité entre les statuts sociaux différents: *On ne doit pas lier les asnes avec les chevaux*. (Mor 1494, var. „avant l. ch.“ ds Ler, datée au 13<sup>e</sup>), *Ane avec le cheval n'atèle*. (Mimes de Baïf, 16<sup>e</sup>, ds God, Ler). A la création de ces proverbes ont peut-être participé des reminiscences du texte biblique interdisant d'atteler le boeuf en compagnie de l'âne (*Deutéronome*, 22,10).<sup>13</sup> L'âne à lui seul connote la pauvreté dans un proverbe qui l'anthropomorphise par l'intermédiaire de l'élément verbal: *Asne convié à nocces eau ou boys y doit apporter*. (*Anthologie des Proverbes*, 15<sup>e</sup>, ds Ler). Une opposition métaphorique — se situant cette fois dans le domaine moral — est établie entre l'âne et le boeuf d'un côté, et le cheval de l'autre par Philippe de Novare dans les *Quatre ages* (208, éd. De Fréville).

<sup>13</sup> La prescription biblique se retrouve aussi dans un proverbe médiéval latin: *Sub iugo bos atque asellus uno aratra ne trahant*. (Walther 30 533 c) — peut-être était-ce là la voie médiatrice?

Associé au milieu humble, acteur des fêtes burlesques et des coutumes infamantes, l'âne était perçu au moyen âge comme une monture déshonorante. Il était particulièrement incompatible avec l'état chevaleresque — c'est bien à un „lépreux“ qu'Yseut s'adresse, lorsqu'elle demande à son ami de la porter à l'autre rive: „Asne seras de moi porter /tot souavet par sus la planche.“ (*Roman de Tristan*, 3918–19, éd. Muret).

On sait bien que l'imagerie religieuse a transformé l' „humilité“ de l'âne en vertu chrétienne. Favorablement dépeint par la Bible,<sup>14</sup> il est devenu monture des saints<sup>15</sup> et de certains ordres. Il était pendant longtemps le seul moyen de transport permis aux Trinitaires, d'où leur surnom „asinorum ordo“ (DuCange), „freres aux asnes“(Lac). Lorsque les frères ont obtenu, en 1263, la permission de se servir de chevaux, ils ne semblent pas s'en être trouvés mieux lotis: Rutebeuf, en paraphrasant peut-être une locution du type *Revenir des asnes aux chevaux*, leur a décoché une pique ironique: „Cil de la Trinité /ont grant fraternité, /bien se sont acquité: /d'asnes ont fet ronci.“(*Chanson des ordres*). Son rôle positif dans le symbolisme chrétien ne vaut donc pas à l'âne de place privilégiée en dehors de cet imaginaire — au contraire: l'âne se situe aux antipodes du spirituel. On en fait un représentant typique des créatures privées d'âme — cf. Rutebeuf, *Disputoison de Charlot et du Barbier*, vv. 29–30 ou le terme médiéval *sepultura asinorum* (DuCange) désignant la sépulture des excommuniés.<sup>16</sup>

Au sein même du symbolisme religieux, l'âne connaissait des valeurs contradictoires. On peut supposer que les interdits religieux aient contribué à la mauvaise réputation de sa viande: dans l'Antiquité, elle était exclue du circuit du sacrifice<sup>17</sup> et, selon la Bible, l'âne est à ranger sur la liste des animaux impurs. Le moyen âge participe de cette tradition, comme en témoignent les textes littéraires (le fabliau *De dueus Anglois et du Agnel*) et les proverbes énonçant la prédominance du critère qualitatif sur le quantitatif: *Encore vale une toise de*

14 Cette symbolique est dérivée avant tout du rôle positif que l'âne jouait dans le Nouveau Testament (monture du Christ entrant à Jérusalem) et dans les Evangiles apocryphes. Mais déjà l'Ancien Testament témoigne de la position honorable dont il jouissait dans l'ancien Israël: il était monture des rois, des prophètes et même des guerriers.

15 L'âne était l'ami indissociable de Saint Martin. Ce saint et son âne étaient à tel point associés qu'ils se sont vus identifiés l'un à l'autre et que „Martin“ est devenu un nom courant de l'âne (cf. J. Bichon, *L'Animal dans la littérature française aux 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles*, Univ. de Lille, 1976, p.140). Cette amitié légendaire s'est reflétée dans des proverbes: *Que ne manje sainz Martins se manje ses asnes* (Mor 1771), *Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin...*

16 Pour envisager l'ancienneté de l'attitude méprisante envers l'âne voir Aristote, *Rhétorique*, III, 2. Notons que la situation de l'âne sauvage a été radicalement distincte de celle de l'âne domestique. Le symbolisme des bestiaires mis à part, l'onagre semble avoir été porteur des connotations positives: cf. son symbolisme dans l'épopée de Gilgamesh (tableau 8 de la version assyrienne de Sultantepe) où le père du vaillant Enkidu est métaphoriquement identifié à cet animal.

17 Pline pourtant (*H. N.*, 8.68) rapporte que Mécène a introduit l'usage de manger de l'ânon: „Pullos earum epulari Maecenas instituit, multum eo tempore praelatos onagris: post eum interit auctoritas saporis.“

*bacon II d' asne.* (13<sup>e</sup>, *Ler*); *Meuz vaut piece de porc(e) que haunche de asne.* (Mor 1277).

## II. IMAGES ANTHROPOMORPHIQUES

Nous pénétrons maintenant plus avant dans le champ de l'imaginaire: dans cette partie, on présentera des emplois figurés procédant par les représentations anthropomorphiques du caractère de l'âne. Voici les dominantes sémantiques (= représentations humaines modifiant les caractéristiques animales) que nous avons relevées dans ce type d'expressions: stupidité, obstination, ruse, lâcheté, extérieur laid, voix écoeurante, caractère lascif. Nous allons traiter ces catégories tour à tour.

**1. Stupidité, ignorance:** Depuis l'Antiquité, l'absence de l'intelligence est la plus typique connotation liée au nom de l'âne. Il s'agit sans doute d'une déformation péjorative des caractéristiques spécifiques de l'animal — sa patience, son caractère modeste et paisible ont dû être interprétés comme des manifestations d'un esprit borné.

Les exemples d'*asne* utilisé dans ce sens sont appuyés par de nombreuses occurrences d'*asinus*, (év. *mulus*) dans l'Antiquité. En latin classique, le nom de l'âne (plus rarement, celui du mulet) sous forme d'apostrophe fonctionnait comme un terme d'injure signifiant „stupide“ (Térence, *Ad.* 935, Catull., 83.3, Cicéron, *in Pison.*, 30.73; cf. aussi Cicéron, *Ad Atticum*, 4.5.3 et un jeu sur le sens propre et ce sens métaphorique d'*asinus* ds Apul, *Met.*, 4.1, 4.4.)

Voyons quelques citations du français médiéval: „(...) et por cels qui sont droit *asne* et plus nice que bestes“ (Philippe de Novare, *Les quatre ages*, 207, ed. Fréville); „Si doubt qu'aux *asnes* ne presente cest dit et ceste euvre presente.“ (Jean Le Fèvre, *Lam. de Matheolus*, 2993–4, ed. Van Hamel);<sup>18</sup> „Il est de grans clers en francoys, / qui ne sont que *asnes* en latin“ (Coquillart, *Droits nouveaux*, *Oeuvres*, I, 36, ed. d'Héricault).

Les modalités d'utilisation de la métaphore *âne* — „stupide“, tant en latin qu'en ancien français, semblent indiquer son caractère lexicalisé (la plupart des emplois sont in *absentia*, le substantif métaphorique peut comporter différentes expansions, il a donné lieu à des emplois adjectivaux et à des dérivations substantivales). Nos citations médiévales ne comportent cependant aucun indice (à la différence du latin, pour lequel nous disposons de ce témoignage de Térence: „(...) quae dicta sunt in stultum: caudex, stipes, *asinus*, plumbeus.“ — *Heautontim.*, 5.1.3.) qui permette d'affirmer à coup sûr que l'expression fût passée dans l'usage commun. Il semble également que, en ancien français, le nom de l'âne dans le sens de „stupide“ n'ait pas été utilisé en apostrophe avec une valeur d'injure. Nous avons repéré un seul exemple du nom de l'âne en apostrophe et celui-ci semble se rapporter à la ruse.

<sup>18</sup> Le vers cité est une traduction du texte latin: „Sed timeo, ne dogma meum dem forsan asello.“



Comme *asne* tout court, le syntagme *asne a pont* servait à désigner des individus stupides ou obstinés. L'image a été utilisée par Rutebeuf dans une peinture du monde *bestorné*: „Il (*scil.* Renart) apprend au pape /a faire evesques et abbés /et de moutons et de chabrés, /d'asnes a pont, de cas cornus.“ (*Couronnement Ren.*, v. 3117, ds Til).

Voici les dérivés d'*asne* ayant les mêmes connotations:

*Asnel (asniaus)* = „ignorant, stupide“: „dont je seroie trop *asniaus*, / se n'en savoie raison rendre“ (*Li dis dou vrai aniel*, 280–281, ed. Tobler). Cf. le lat. *asininus* (Apul., *Met.* 6. 26) et les emplois adjectivaux d'*asinus* (Apul., *Met.* 10.13, Plaute, *Pseud.* 1.2). L'adj. *asnier* qui avait la même signification ne semble être attesté qu'une fois (début 13<sup>e</sup>) avant le 16<sup>e</sup> s. (DH).

*Asnerie* = „stupidité insigne, ignorance, ânerie“: „Or me metrai en l'*asnerie* quant je doi amender ma vie“ (Méon, *Nouveau recueil de fabliaux...*, II, 418–217, ds TL)

Le lat. *asinarius* (conducteur d'ânes) a donné en afr. *asnier*. En vertu des idées que cette profession inspirait à l'époque (condition sociale inférieure, caractère rustaud), *asinarius* a commencé à désigner un individu obtus, grossier.<sup>19</sup> Vu la complexité du contenu sémantique du terme, il est difficile de déterminer à quel point l'idée de la stupidité lui était inhérente. Gdf. ne signale son usage dans le sens d' „individu stupide“ qu'à la Renaissance (cf. aussi Hu), mais il semble que ces connotations soient plus anciennes: on peut supposer que Charles d'Orléans ait voulu connoter la stupidité par *asnyer* dans sa *Ballade CXVII*<sup>20</sup> (une allusion au statut social inférieur de l'ânier reste probablement comprise): ... „Je suis pour ung *asnyer* tenu, /banny de Bonne Compaignie...“ (v. 17 sqq.).

Le dérivé substantival avec ce sens métaphorique figure dans un proverbe — *Dolente la vile qu'asniers proie*. (*Li proverbe au vilain*, 211), sujet à des interprétations disparates. Dans différents manuscrits des *Proverbe au vilain*, son verbe se voit altéré: une variante avec „*asniers porvoit*“ et même „*qui a son seignor proie*“ portent à croire que son sens était obscure déjà aux scribes médiévaux. *Proie* semble représenter le latin *praedat* (= „ravage“). Cette leçon est renforcée non seulement par deux variantes de l'expression qui mettent le même verbe au pluriel („...*ke asniers preieient*“ dans un autre ms. des *Proverbe au vilain*; „*que asneir preient*“, Mor 590), mais surtout par l'existence d'un proverbe latin analogue: *Rus vile est, credo, cui gens asinaria praedo* (*Prov. Rust.*<sup>21</sup>, 12). Il semble donc plausible de considérer le proverbe français comme une traduction de cette expression latine. En respectant la divergence de leçons, nous mentionnons néanmoins d'autres interprétations proposées: Lac. pense que

<sup>19</sup> Pour les idées que le moyen âge pouvait se faire de l'ânier, voir le fabliau *Du Vilain Asnier*, M.-R., V, 40.

<sup>20</sup> cf. D. Poirion, *Le lexique de Charles d'Orléans dans les Ballades*, Genève, 1967

<sup>21</sup> cité ds *Li proverbe au vilain*, éd. intégrale, A. Tobler, Leipzig, 1895

la forme correcte serait „...*que Asniers poi voit*“<sup>22</sup> et que l'expression renverrait à l'importance du métier de meunier pour l'approvisionnement des villes. Si l'on adoptait la variante avec le verbe *porveoir*, on pourrait traduire, en choisissant l'un des sens du verbe: „Malheureuse la ville que gouvernent les âniers.“ *Asnier* ne serait dans ce cas qu'un substitut relevant d'un paradigme contenant les dénominations des êtres incompatibles avec le pouvoir: un proverbe analogue est attesté, comportant *femme* et *enfant*, par ex. *Dolente la terre que enfe gouverne*. (Mor. 589, cf. E. Schulze-Busacker, op. cit., p. 208)<sup>23</sup>. Quelle que soit cependant l'interprétation du proverbe contenant *asnier*, il est évident que ce substantif y assume une valeur péjorative. Ses traits sémantiques semblent être analogues à ceux d'*asnier* employé tout court.

L'âne apparaît volontiers dans la critique des puissants de ce monde. Considérant son esprit comme obtus et insensible, Guiot de Provins se sert de son image pour fustiger le manque de solidarité chez les Cisterciens: „(...) nes que *uns asnes* ait pitié / d'un autre, quant lou voit chargé / nen ait li uns pitiet de l'autre / quant lou voit gesir sor lou fautre /, pansif et malaide ou destroit.“ (*Bible Guyot*, v. 1215 sqq., éd. Orr).<sup>24</sup> D'autres textes présentent l'âne comme le parangon des souverains ignorants — Renart dans le *Bestorné* s'en prend au roi en ces termes: „Nobles ne set engin ne art / ne c'uns *des asnes* de Senart / qui busche porte“ (vv. 61–3, ed. Faral, Bastin). Christine de Pisan désigne un prince ignorant comme „*asne couronné*“ (*Livre du chemin*, 5092, ds DiStef). „Le manque d'instruction est incompatible avec l'exercice du pouvoir“, c'est l'idée du proverbe inséré par Deschamps dans son attaque contre la chevalerie: „*Car comme uns asnes couronnez / est uns rois terriens sanz lettre*.“<sup>25</sup> (*Miroir de mariage*, chap. 73, t. IX, éd. St.-Hilaire).

En effet, l'idée de la stupidité de l'âne a donné lieu à une série d'expressions proverbiales. Elles ont parfois intégré la métaphore lexicalisée: *Faire de l'asne* (attesté dès la fin du 15<sup>e</sup> s., DH) se disait pour „simuler la bêtise, tromper.“<sup>26</sup> *Qui asne bée asne vient*. (13<sup>e</sup>, Ler; ibid. var. *Qui à asne tient à asne vient*, 15<sup>e</sup>, *Prov. Communs*; var. Mor 1777) mettait en garde contre les conséquences néfastes du comportement irraisonné (selon Lacurne l'image renverrait particulièrement à la lubricité — cf. sa citation du *Poeme de la mort*, s. v. *asne*).

22 c'est-à-dire „que l'ânier peu fréquente“

23 On pourrait alors faire un rapprochement entre cette expression et le passage de l'*Ecclesiaste*, 10.16: „Vae tibi terra cuius rex puer est.“ (cf. la discussion ds *Li proverbe au vilain*, op. cit.).

24 L'âne était souvent évoqué dans la peinture satirique du monde religieux — qu'on songe au personnage de Bernart „l'archevêque“ dans le *Roman de Renart* et dans le *Bestorné*.

25 Pour une théorie expliquant la popularité de ce proverbe au moyen âge on se reportera au travail de P. M. Quitard, *Etudes historiques, littéraires et morales sur les proverbes français*, Paris, 1860, pp. 253–4.

26 Comme tant d'autres, la locution a fait sa fortune à la Renaissance — cf. Rabelais, 1.2.: *Faire l'âne pour avoir du bren (son)* — „faire le bête pour avoir du profit“

L'une des plus anciennes représentations montre l'âne jouant de la harpe. La première attestation de cette image remonte au troisième millénaire av. J. C., d'où datent les restes d'une lyre portant ce motif, trouvés à Ur<sup>27</sup>. La première signification de cette image n'est pas claire (selon une théorie il s'agirait à l'origine d'une divinité thériomorphe inventrice de la musique, qui se serait transformée en image péjorative dans des civilisations où l'âne était concurrencé par le cheval)<sup>28</sup>. Du point de vue linguistique, le motif est, à notre connaissance, pour la première fois attesté en grec: *ὄνος λύρας (ἀκροατῆς)* (cette image semble être issue de la fable ésoopique<sup>29</sup>, elle même probablement inspirée de l'Orient) puis en latin: *asinus ad lyram* (Hieronym., *Ad Marcellam*, 27; cf. l'intitulé de l'une des satires de Varron: *Onon lyras*). Au moyen âge, qui semble l'avoir connu notamment par l'intermédiaire de Boèce (*De Consolatione*, 1.4), le motif de l'âne musicien présente de nombreuses variations, tant dans la littérature que dans l'iconographie<sup>30</sup>. Voici quelques exemples de cet *adunaton* en ancien français:

L'âne incapable de savourer les effets d'une production artistique est évoqué par des écrivains dans l'exposition de leurs ouvrages, en vue d'écarter le public incompetent: „Or s'en voient de tot mestier/ se ne sont clerz o chevalier/ car aussi pueent escouter / come li asnes al harper“, prévient aux vv. 14–17 (ed. Constans) l'auteur du *Roman de Thèbes*, tout en faisant de l'âne musicien un instrument de ségrégation sociale; „Qu'il nel voillet oir./ alt sei de luinz gesir./ si i pot esculter /cum l'asnes al harper,“ affirme à son tour Ph. de Thaün, pour rejeter les critiques du *Cumpoz*, vv.1113–1119 (ed. Tobler). Si cet animal, stupide et lascif à la fois, se voit pourvu d'une lyre, il convient parfaitement pour incarner la prétencieuse naïveté d'un vieillard galant, comme dans le *Romanz de Miserere*, 219, 6–7: „Moi sanle, quant vieillars revele./ ke che soit asnes ki viele.“ (éd. Van Hamel). Sous forme d'une comparaison phrastique, l'image renvoie à une situation impossible: „L'an porroit aussitost aprendre/ l'asne a chanter et a corder/ c'on l'en nos porroit acorder“ (*Corresp. poetique entre Pharamond et Meliadus*, ds RLR 35, p. 236, v. 216). Dans les textes religieux l'âne musicien induit d'autres accents: Gerson l'évoque pour blâmer les pécheurs endurcis qui se refusent à entendre la parole de Dieu (*De canticis*, 648 F, ds *Romania*, art. cit., n. 23).

Le motif fabuleux a connu quelques variations proverbiales: *Ung asne n'entend rien en musique* (*Prov. communs*, 15e, Ler) et, plus anciennement attestés, des proverbes se rapportant à l'idée de l'inutilité des efforts: *Chantés*

27 A. Machabey, *Rem. sur le lex. musical du De Canticis de Gerson*, ds *Romania*, 1958, t. 59, p. 207

28 H. Adolf, *The Ass and the harp*, ds *Speculum* 25

29 Celle-ci sympathise avec l'âne, incompetent mais modeste: „Asinus vidit iacentem in prato lyram. Accessit et temptavit chordas ungula; sonuere tactae;“ *Bella res est mehercules; male cessit, ego „ait“ artis quia sum nescius (...)* (*Asinus et lyra* selon Phèdre).

30 Voir à ce sujet V. H. Debidour, *Le Bestiaire sculpté du moyen âge en France*, Grenoble, 1961, p. 258

a l'asne, il vous fera des pès (Mor 340)<sup>31</sup> qu'E. Deschamps répète en guise de refrain à la fin de chaque strophe de sa ballade C: „Il vous oit bien, mais il ne lui en chaut, /autant vaudroit (...) *enseignier a harper dix mulès*“<sup>32</sup> que de parler a lui ne bas ne hault. /*Chantés a l'asne, il vous fera des pès.* (Oeuvres, éd. St. Hilaire, I, p. 210). Deschamps, qui semble avoir trouvé quelque goût à ces expressions, dit encore proverbialement: „*Au cul d'asne fais tes chans*“ (I, 206).

Le pittoresque des expressions associant l'âne à la musique est encore souligné par la réputation des oreilles asinines (cf. la fable de Midas, les opinions de naturalistes<sup>33</sup>). Entre l'Antiquité<sup>34</sup> et la Renaissance nous n'avons cependant pas enregistré d'association explicite des oreilles d'âne à la stupidité.<sup>35</sup> Nous en avons par contre noté le développement au 16<sup>e</sup> s. — cf. les locutions *faire de l'oreille d'asne, ne pas mettre qc en l'oreille d'asne* (cf. Hu).

L'aperçu serait incomplet s'il ne mentionnait pas les sens figurés de Bernart. Nom propre à l'origine, il est devenu nom commun appliqué aux personnes stupides. La théorie d'une évolution de l'anthroponyme à l'antonomase semble être plausible. Cependant, vu que cette signification métaphorique de Bernart n'est attestée qu'à partir du 13<sup>e</sup> s. (cf. Gdf), on ne peut pas exclure qu'il pourrait s'agir d'une métaphore animale qui se serait développée à partir du personnage de l'âne du *Roman de Renart*.

**2. Obstination:** L'obstination va souvent de pair avec la stupidité et le sème d' „obstiné“ était inhérent à certaines expressions relevant de la caractéristique précédente. Il nous a semblé, toutefois, que l'idée de l'obstination était particulièrement marquante dans les expressions évoquant les difficultés éprouvées par l'ânier au contact de sa bête. Ces proverbes se réfèrent à l'une des situations familières de la vie rurale que l'auteur du fabliau *Du vilain asnier* a su rendre avec pertinence: „El borc entra à grant paine, / souvent li estuet dire: „Hez!“ (M.-R., V, p. 40)... „Et li asne esturent tuit quoi / en mi la rue volentiers, / quar l'asne n'est pas costumiers / d'aler se l'en nel semonoit.“ (ibid., p. 41).<sup>36</sup>

<sup>31</sup> Cf. l'expression proverbiale insérée par Rabelais dans son 3-*rs* livre, 36. Notons aussi que le proverbe vulgaire connaissait une variante plus polie: *Chantés a l'asne et il vous ferra des pieds.* (Adages français, 16<sup>e</sup>, ds E. Rolland, *Faune populaire de France*, Paris, 1882-1902)

<sup>32</sup> Cf. les variantes de l'expression „*asinum docere*“ chez Horace, *Sat.* 1.1 et Cicéron, *Pison.*, 30.73.

<sup>33</sup> Selon les traités de la physique antique et médiévale, les grandes oreilles étaient un insigne de l'obscurcissement de l'esprit: „*Orcularum magnitudo loquaecitatis et stultitiae nota est*“, (11 *H.N.*, 52.114) déclare Pline. Philippe de Tripoli écrit à ce sujet dans son traité *Secretum Secretorum*: „*qui habet auriculas magnas est valde fatuus.*“ (p. 168 de l'éd. Steele, cité par Ph. Ménard, *Le rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Âge*, Genève, 1969, p. 543). On peut se demander si ce n'est pas la renommée de la stupidité de l'âne qui aurait contribué à la naissance de ces associations.

<sup>34</sup> *Imitari mobilis auriculas albas, Scholiaste de Persę, 1.59*

<sup>35</sup> A noter un vague rapport „oreilles de l'âne – parole stupide“ dans le proverbe médiéval latin: *Verba notant stultum, sic indicat auris asellum* (Walther 33 072).

<sup>36</sup> A propos de la mésentente entre l'âne et son conducteur, cf. aussi la fable ésoquique *L'âne et l'ânier*.

Le proverbe suivant exprime une disharmonie entre deux personnes proches: *Une panse li asne et autre li asnier*. (*Proverbes françois*, 13<sup>e</sup>, ds Ler, var. ds *Prov. Gallic.*, 15<sup>e</sup>, *ibid.*; Mor 213; les intégrations contextuelles dans Gautier de Coincy, *Les Miracles de la Ste Vierge*, ds TL et ds *M-R.*, I, p. 120).

L'ancien et le moyen français manifestent de la prédilection pour un type proverbial énonçant la nécessité d'un comportement réciproque.<sup>37</sup> L'âne — difficilement traitable — se prêtait bien à l'expression de cette idée: *A dur asne dur aguillon*. (*Prov. communs*, 15<sup>e</sup>, ds Ler, var. Mor 29); *A rude asne rude asnier*. (*Adages françois*, 16<sup>e</sup>, ds Ler).<sup>38</sup>

Le même sème de „difficile à maîtriser“ est mis en relief dans l'expression *Qui asne touche et femme maine Dieu ne l'a pas gardé de paine*.<sup>39</sup> (Mor 1820 ; var. *Q. a. et f. maine ...* ds Litt., *Q. f. croit et a. maine son corps ne sera jà sans paine*, ds E. Rolland, op. cit.; cf. *Assez plet a qui âne maine* — Mor 141; insertion contextuelle dans Baudouin de Sebourc, 7.659, ds Litt et Mor). Le rapprochement entre le caractère de l'âne et les traits féminins est fréquent dans les parémies médiévales. L'image de l'âne y amène presque toujours des connotations grivoises. Dans le cas de la première variante, elles semblent être soulignées, malicieusement, par une interversion plaisante des compléments d'objet.

3. **Ruse:** L'appartenance du nom de l'âne au champ conceptuel de la ruse corripue en quelque sorte sa réputation de stupide. Déjà les ânes d'Apulée se distinguaient par leur ruse maligne (4.2,3), mais il semble que l'Antiquité n'ait pas connu d'emploi métaphorique d'*asinus* dans ce sens. Pour le moyen âge, par contre, nous avons relevé plusieurs expressions où *asne* (*asnesse*) renvoie à la ruse. Notons également que le plus proche parent de l'âne — le mulet — était au moyen âge symboliquement associé à l'hypocrisie et à la tromperie (cf. *Renart le Nouvel, Roman de Fauvel*).

Le syntagme *fauve* (*faintie* ou *adj. d'un sens analogue*) *asnesse* signifiait „ruse, tromperie“. A la différence du nom du goupil qui, grâce aux représentations traditionnelles, suffit en soi pour évoquer l'idée de la ruse (savoir de *Renart*), dans le cas du nom de l'âne c'est essentiellement l'adjectif qui amène cette connotation: *fauve* — couleur de la trahison, d'où *adj.* signifiant „hypocrite, déloyal“ etc.: „Tant par set de faintie asnesse“ (Méon, *Nouveau recueil de fabliaux...*, II, 26, 776, ds T.—L.); deux répliques adressées à Renart: „Molt savez de la fauve annesse.“ (*Roman de Renart*, I, 1291, éd. Martin), „Renars qui scet de fauve anesse“ (*ibid.*, VI, 161); (pour d'autres citations cf. A.Tobler, *Vermischte beiträge zur französischen Grammatik*, Leipzig, 1908, pp.

37 Cf. Mor 8, 3, 15, 73, 75, 81, 320.

38 Au 16<sup>e</sup> siècle, ce deuxième proverbe a été utilisé à plusieurs reprises par J. Calvin, pour réprimander la négligence des devoirs chrétiens. Guillaume Bouchet, lui, s'en est servi dans un contexte misogyne (cf. Hu).

39 Ce proverbe est construit sur le principe d'une juxtaposition des termes métaphorisant et métaphorisé. En résulte un sens figuré se situant à mi-chemin entre la métaphore et la comparaison.

229, 230 et TL). En considérant la diversité d'occurrences, toutes *in absentia*, il semble possible que la locution se soit lexicalisée. Vu son caractère ancien, on peut même conjecturer qu'elle ait pu exercer une influence sur l'imaginaire postérieur et participer à la création des allégories où des équidés représentent l'hypocrisie et la fausseté (la mule fauve du *Renart le Nouvel*, les personnages de Fauvel et de Fauvain).

La forme féminine du nom de l'âne dans cette tournure est significative — les auteurs des satires misogynes s'en prennent à la fourberie comme à l'un des défauts les plus repréhensibles de la femme. De même, on ne saurait être surpris que *asnesse* renvoie à la ruse aussi dans le syntagme suivant: „Galestrot, vien ca, pute *asnesse*...“ (*De Constant Du Hamel*, 729, ed. Barbazan). L'adj. *pute* qui, associé à la femme, renvoie habituellement aux moeurs problématiques dans le domaine sexuel, semble dans ce cas être vide de contenu sémantique précis et ne jouer qu'un rôle d'intensif péjoratif. Conformément au texte, la servante Galestrot n'a rien de lascif, elle se distingue avant tout par sa ruse: „moult sot de fart et de tripot.“ (v. 422).

Deux emplois proverbiaux semblent se rattacher à la notion de la ruse: *Contre vizeus asnon vizeus asnier*<sup>40</sup> (*Prov. ruraux et vulgaires*, 13<sup>e</sup>, ds Ler, Mor 421) et *A cointe asne cointe asnier* (Mor 18) dont l'interprétation doit cependant rester sous réserve. N'en connaissant aucun emploi contextuel, on doit prendre en considération toutes les significations de l'adj. *cointe* que l'on sait extrêmement polysémique: 1) „rusé, malicieux“. La proximité sémantique de ce sens de *coint* et celui de *vizeus* suggère que l'une des expressions pourrait n'être qu'une variante lexicale de l'autre. 2) „habile, sage, élégant, gracieux, vaillant, brave, etc.“ En effet, tandis que certaines expressions du domaine de la réciprocité profitent des caractéristiques considérées comme typiquement animalières (*A char de lou sausse de chien*, Mor 15, *A fel chien aspre lien*, Mor 30), d'autres en sont fondés sur la suppression de ce type de sèmes (cf. par ex. *A bon chat bon rat* à côté du *A mal chat mal rat* — Mor. 73, var. 75). Il est donc possible que, dans notre proverbe, l'adj. *cointe* ait une signification positive, même si les qualités attribuées à l'âne ne le sont généralement point.

**4. Lâcheté:** Un autre grief à faire à l'âne selon la conception féodale. Au milieu d'un champ de bataille, tout comme au passage d'un pont, il est capable de refuser toute obéissance (cf. les vv. 3775–7 de l'*Aspremont*).<sup>41</sup> Nous regrettons de ne pas avoir relevé avant le 16<sup>e</sup> aucun emploi figuré qui rende directement compte de cette caractéristique (le proverbe *Il est malaisé de deguiser un asne en un coursier* est attesté au 16<sup>e</sup>, chez Du Bellay, cf. Lac, s. v. *asne*).

<sup>40</sup> Attribuer à *vizeus* le sens d' „avisé“ nous semblerait dépourvu de logique dans le contexte de cette expression, d'autant que nous possédons l'attestation d'un proverbe analogue: *Encontre vezié, recuit, Roman de la Rose*, v. 7354 de l'éd. Strubel.

<sup>41</sup> L'incompatibilité de l'âne avec l'art militaire est signalée dès les récits antiques. Cependant, à la différence de l'épopée chevaleresque, la fable opposant la vie paisible de l'âne laborieux à la dure destinée du coursier fringant envisage l'âne sous un jour positif.

Aux vv. suivants de *Saisnes*, l'âne apparaît dans une peinture de combattants lâches: „Quant li baron l'entendent, chascuns s'est arrier trais./ tout ainsi com li asnes qui regarde le fais.“ (*Saisnes*, 338, 15e, ds Litt). Même s'il s'agit là de l'évocation d'une situation plus que d'une allusion au caractère animal, cette comparaison énonce indirectement l'inaptitude de l'âne à la bataille. „Anel“ dans le passage suivant du *Rou de Wace* pourrait renvoyer à un petit âne et, par là, métaphoriquement à la lâcheté: „K'an(u)el sunt o cuart, ne sunt pas combattant“ (v. 2324 de l'éd. Andersen). Il semble cependant qu'il s'agisse d'une leçon erronée. Les éditeurs et les lexicographes hésitent entre plusieurs possibilités: Greimas<sup>42</sup>, se basant sur Gdf, donne *asnel*, Andersen *auel*, tout en mettant en cause cette lecture, et en proposant *lanier*, n'ayant pas osé lire le provençal *auol*. Selon la plus récente édition de J. Holden il faut lire *avel* — variante dialectale pour *aver*, „avare“. Cependant, même là on pourrait énoncer des objections, en considérant l'entourage contextuel du terme.

D'autre part, la „lachété“ de l'âne pouvait être perçue positivement: il était parfois conçu comme un attribut de l'armistice. C'est ce symbolisme qu'a mis en valeur Charles VIII quand, lors des guerres d'Italie, il est entré à Florence monté sur un âne.

Enfin, dans ce domaine aussi, le symbolisme du mulet peut nous fournir quelques éléments supplémentaires: comme monture de dames et de chevaliers en temps de paix, il était symboliquement lié à l'armistice et à la paix (cf. *Roland*, 89–93).

**5. Laideur de l'apparence, voix écoeurante:** Depuis l'Antiquité, la „laideur“ de l'âne est évoquée par des textes (cf. Apulée, *Met.* 3,4). C'est en particulier l'image des grandes lèvres que l'on retrouve dans le rôle de comparants et de métaphorisants (cf. Hieron., *Ep.*, 7.5: „Similem habent labra lactucam, asino carduos comedente.“) Cette partie du corps de l'âne est volontiers évoquée dans des portraits de la laideur. Dans son *Perceval*, Chrétien dit à propos de la laide pucelle: „Ses nes fu de singe o de chat /et ses levres d'asne o de buef“ (4558–9, éd. Méla); le nain dans la première continuation du *Perceval* est lui aussi pourvu de lèvres d'âne. Dans ces cas cependant, il ne semble pas s'agir d'emplois métaphoriques — les êtres évoqués sont des monstres qui ne participent que partiellement de la condition humaine. Une véritable comparaison avec les lèvres d'âne se retrouve dans le portrait d'une demoiselle monstrueuse: „Si vus di bien a droites ciertes /que lèvres ot grans et furnies,/plus grans que asne d'abées.“ (*Perceval*, 25398–400, éd. Potvin).

La laideur de l'âne est censée s'accroître avec l'âge: idée opportune pour évoquer un mauvais écrivain qui ne sait pas mener à bien un récit dont il avait fait un bon début: „Ainz resamble l'ason en son versefier, /qui biaux est quant il nest et mainte gent l'ont chier, /com croist, plus ledist, et plus resamble aversier.“ (*Alexandre de Paris* 1.4).<sup>43</sup>

<sup>42</sup> *Dictionnaire de l'ancien français*, Paris, Larousse 1994

<sup>43</sup> Cela serait appauvrir notre aperçu que de ne pas rappeler l'expression italienne *la bellezza dell'asino* renvoyant à une beauté purement physique, due le plus souvent au jeune âge.

La relativité de la beauté est le sujet de quelques proverbes anciens mettant en scène des animaux considérés comme disgracieux (cf. *Qui crapaut aime lunette li semble*, 13<sup>e</sup>, ds Ler, var. ds Mor 1874). De cette catégorie relèvent *Asinus asino et sus sui pulcher* (Walther 1541) et *A l'asne l'asne semble très beau*, relevé par Ler chez Mimes de Baïf.

Le braiment de l'âne était perçu comme un son écoeurant par excellence, comme le montrent les fables classiques, par ex. *Asinus et leo venantes* de Phèdre, et leur postérité médiévale. Le langage figuré connaît l'allusion à la voix de l'âne depuis l'Antiquité (cf. Ovide., *Ars Amat.*, 3.289). L'ancien français continue à exploiter l'image: cf. „*Chanter, crier comme un asne*“ (Premierfait VII, 2 ds DiStef); Deschamps (éd. St-Hilaire, IV,15) évoque un „chanoine qui ricane come uns asnes en un moustier“. *Rechanéz d'asnes* a été tiré par Ler du *Dit de l'Apostole* (13<sup>e</sup>), à titre de dicton populaire. On sait aussi que le verbe *rechaner* était appliqué aux éléments humains. A moins qu'il ne s'agisse d'un développement indépendant d'un premier sens du verbe (l'étymon supposé — anc. pic. *kenne* — „joue“ n'a a priori rien à voir avec l'âne), ces emplois semblent être passés par un rapprochement avec la voix de l'âne.

6. **Caractère lascif:** La représentation de l'âne comme un animal lascif possède une histoire vénérable, appuyée par la tradition mythologique et biblique. Dans la mythologie gréco-romaine, l'âne était associé aux divinités incarnant les plaisirs charnels: monture de Silène, compagnon de Dionysios et de Priape à qui il était sacrifié. La vigueur charnelle de l'âne est signalée par plusieurs auteurs de l'Antiquité (Juven., 6.334, Apul., 10. 19–22, Stob., 64.37) de même que dans la Bible (*Ez.*, 23.19–21).<sup>44</sup> Le symbolisme érotique de l'âne est venu rejoindre celui de la monture humiliante dans la coutume infamante d'*onobatis*, assouade.<sup>45</sup>

Même si s'avérait correcte l'hypothèse qu'*asino* y représente le français „âge“, déformé par une fausse étymologie, cela n'empêcherait que les connotations culturelles péjoratives liées à l'âne aient remotivé l'expression (cf. E. Ferrario, *La metaphora zoomorpha*, Brescia, 1992, pp. 197–198.

44 A cause des prétendues lascivité et impureté de l'âne, Platon censait les âmes des débauchés revêtir, après leur mort, la forme de l'âne (*Phédon*, 31).

En tant qu'animal considéré comme lascif et instinctif, l'âne avait aussi un côté négatif dans le symbolisme médiéval: il pouvait incarner le diable. Certaines particularités de son physique (notamment les oreilles et le braiment discordant — cf. la symbolique de l'onagre dans les bestiaires) ont dû jouer un rôle important dans cette association. En effet, certains auteurs (Hildegarde de Bingen) ont représenté le diable comme orné d'attributs empruntés à l'anatomie asinine.

45 Originellement (la coutume serait ionienne), l'assouade a été conçue pour punir l'adultère (cf. Nicolas de Damas, *Frg. Hist. Gr.* 90.103; Plutarque, *Questions grecques*, 2, et Hésychius.) Son usage s'étant modifié par la suite, au moyen âge, elle était appliquée surtout aux hommes cocus ou battus par leurs femmes (cf. C. Gaignebet, J.D. Lajoux, *Art profane et religion populaire au Moyen Âge*, Paris, 1985, p. 221, P.-M. Quitard, *op. cit.*, p. 383.) Comme sa phase archaïque, l'assouade médiévale est attestée par des textes littéraires (cf. *Jehan de Saintré*, 174). Pour les descriptions détaillées de son déroulement, on peut se rapporter, entre autres, à X. Ravier, *Le Charivari en Languedoc occidental*, ds *Le Charivari*, Actes du colloque..., par J. Le Goff, EHESS, Paris, 1981.



Conformément à ces représentations archaïques, l'ancien français utilise le nom de l'âne dans des contextes obscènes. Comme encore de nos jours dans les expressions argotiques, le nom de l'âne pouvait désigner une partie du corps masculin relative à la reproduction: *baudouin* (M.–R., V, 22), terme dont l'usage semble continuer le latin *asellus*, *bipes asellus* (dans ce sens par exemple chez Juvénal, 9.92, Hieronym., *Ep.* 27. n.3., ou chez Pétrone, 24, où le mot est inséré dans une structure proverbiale et employé d'une façon équivoque.)

En accentuant la virilité de l'âne, Villon a employé *jeu d'asne* pour „ouvrage de la nature“ (*Ballade des femmes de Paris*); *asnée* prend le même sens dans *Le meunier et les II clers* (M.–R., V, 92). Villon semble s'être plu à user du nom de l'âne dans des contextes obscènes: *asne rouge* désigne probablement un homme lubrique dans le *Testament*, 1013 (ed. Thuasne). Quelque équivoque se cache peut-être aussi derrière *asne royé* (*Le lais*, 92, éd. Thuasne) mais, comme l'interprétation sémantique du terme, l'identification zoologique du référent est incertaine. Peut-être s'agit-il de l'onagre (certaines races d'âne sauvage sont pourvues de rayures). Par ailleurs, même si Villon avait pensé au zèbre, on peut postuler que cet animal ne représentait pour le moyen âge qu'une race particulière de l'âne.

L'existence du proverbe *Il i a maint asne en la foire qui s'entresemble* (*Prov. Gallic.*, 15e, ds Ler; Mor 887) et de sa var. postérieure *Il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin* (Ler) porte à croire que Machaut aurait fait usage d'une expression figée, en disant à propos d'une dame débauchée: „...qu'il a (sc. qu'il y a) plus d'un asne a la foire.“ (ds Lac)

Nous avons relevé deux proverbes se rattachant à l'obscène, qui, d'une façon caractéristique, font figurer le nom de l'âne au féminin: l'un se trouve dans les *Proverbe au vilain* (536, *De petit aguillon point on grant asnesse*)<sup>46</sup>, l'autre dans Mor sous 2122, que nous ne nous sentons pas obligée de citer, le nom de l'ânesse n'y étant pas au figuré. Enfin, dans un passage du *Miracle de Ste Geneviève* (15e, ds Litt) l'ânesse évoque l'immoralité: „Je suis une grant pécheresse, plus vile qu'une vieille *asnesse*.“ (Cf. encore *asnesse debridee* — „fille de mauvaise vie“, Lew I, 44 ds DiStef).

Dès les premiers siècles de l'époque chrétienne, nous assistons à un dédoublement de cette ancienne symbolique de l'âne. D'une part — on vient de le voir —, l'image est restée dans le domaine de l'obscène, de l'autre elle est passée dans celui de l'humilité chrétienne — le nom de l'âne commence à désigner la composante corporelle de l'homme, opposée à l'âme. Cette expression semble être issue de la plume des pères de l'Eglise: par ex. Paulinus Nolanus s'encourage à mortifier son corps en le comparant à un âne qui doit être châtié: „Sit fortis anima mea mortificans *asinum* suum.“ (*Carm.* 21.617.) Reclus de Moilliens exhorte lui aussi les pécheurs à ne pas épargner leurs corps: „*Asniers*,

<sup>46</sup> Par la situation évoquée sur le plan métaphorisant — mais non par sa signification — ce proverbe s'apparente à une expression attestée dans un miracle du *Rosarius* (mir. III, livre 1, chapitre 25, éd. électronique par P. Kunstmann): „*Anesse pointe va plus toi / et personne quant pleure, Diex l'ost.*“

tu as peu combatu / a ton *asne* et peu l'as batu. / *Asnes* bien batus s'esvertue./ Ainsi s'efforche cars batue"<sup>47</sup> (R. de Molliens, *Romanz de Carité*, 216, éd. Van Hamel). Les mêmes termes caractérisent l'opposition „chair vs âme“ dans le *Dit de la Charité* et dans le *Poeme de la Mort* (ds Lac). Ajoutons que ces valeurs sémantiques ont été repérées au nom de l'âne aussi en ancien italien, en particulier chez Jacopone da Todi, cité par E. Ferrario, op. cit., p. 138.

Quant à la naissance de ce rapprochement, il semble s'être inspiré d'une image allégorique de la monture de l'âme. Il s'agirait donc encore une fois d'une association des deux valeurs symboliques de l'animal: d'une part monture humble, de l'autre animal lascif et instinctif par excellence.<sup>48</sup>

### III. ANIMAL BURLESQUE SELON LES REPRÉSENTATIONS CULTURELLES

Par un concours de diverses connotations culturelles, l'âne était conçu dans la tradition populaire comme un animal grotesque.<sup>49</sup> Comme la fête de l'âne répandue un peu partout au moyen âge,<sup>50</sup> la langue en fait moyen de parodie, d'un renversement satirique de l'ordre des choses. Ainsi est-il susceptible de figurer dans les *adunata* où il renvoie à l'absurdité — comme dans les diverses variations sur *asinus ad lyram*, dans le pétronien *Asinus in tegulis!* (*Sat.* 63), dans *Faire les asnes rumer* (*Maistre Hambrelin*, éd. Picot, Nyrop 1880) ou dans *Faire voler les asnes a grans oreilles* (*Chants historiques I*, 349, ds DiStef).

Lorsque, dans un proverbe, un homme apparaît en compagnie de l'âne, il en subit souvent une sorte de dégradation. Il est réduit à un rôle déshonorant, comme dans *Mener l'asne* (Coquillart, *Monol. des Perruques*, Oeuvres, II, 278, éd. d'Héricault; Rab., 2. 26), expression probablement liée à l'exécution de l'assouade — „faire le dupe“, „tenir la chandelle“, „regarder faire les autres“<sup>51</sup>

47 A noter que cette image, dans sa complexité de métaphore filée, présente des analogies avec la représentation de Platon qui se figure les trois composantes de l'âme comme un attelage de deux chevaux conduits par un cocher. L'un des chevaux, vertueux et obéissant, agit en harmonie avec le cocher. L'autre cependant, lubrique et récalcitrant, doit être sévèrement dompté (*Faidros*, 246 a sqq., 253 c sqq.).

48 Pour un autre exemple de la superposition des deux symbolismes, cf. les textes exégétiques des pères de l'Eglise, qui interprètent le biblique *asinus* comme une image des païens convertis (par ex. St. Augustin dans son *Sermo* 104).

49 Son nom en tant qu'anthroponyme évoque le rire, témoin le dialogue entre Ysengrin et l'étranger mystérieux: „Dites nos comment il a non, / fot il donques pelez *Asnon* ?/ Ysengrin rist, quant il ce ot, / et por le non d'*Asnon* s'esjot... „ Il s'agit là d'une création fantasque, mais, dans l'Antiquité, les anthroponymes forgés sur le nom de l'âne étaient tout à fait courants. Leurs porteurs n'étaient pas pour autant épargnés de plaisanteries: cf. l'épître XIII d'Horace, destinée à Vinus Asella.

50 Au sujet de la fête de l'âne, voir par ex. M. Bakhtine, *L'Oeuvre de Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, 1970, p. 86.

51 Les interprétations citées sont celles des dictionnaires. Aucune d'entre elles ne semble

ou dans *Chevaucher l'asne* (Lac, *Asini caudam in manu tenere*, DuCange), expression désignant le déroulement de l'assouade. Cette locution était trop ancrée dans la réalité pour pouvoir être considérée comme métaphorique. Ce n'est qu'au 16<sup>e</sup> s. que, par métonymie, elle prend le sens transposé de „faire banqueroute“, la punition ayant été alors appliquée aux financiers faillis.

A cette dimension déshonorante du contact avec l'âne peut s'ajouter celle de la maladresse humaine. Comme si un processus métonymique avait lieu qui veut que les personnes entrant en contact avec l'âne disposent elles aussi d'un esprit limité: c'est le cas de certains *adunata*: *Demander de la laine a un asne* (*Petite Enc. des Prov.*, ds Ler), *Prendre les asnes a la glus* (E. Deschamps, *Oeuvres*, I, 206), *Brider l'asne par la queue* (attesté seulement au 17<sup>e</sup> chez Montaigne, I, 1, 20)<sup>52</sup>; une maladresse particulière était exprimée par l'ancien proverbe grec *ἀπ' ὄνου (κατα)πσεῖν* (Platon, *Leg.* 701d, Aristophane, *Nub.* 1273) que l'on retrouve chez Calvin: *tomber de son asne* (*Inst.*, 1094, ds Litt, en traduction française). Un ancien proverbe que le français moderne connaît encore — pour lequel Ler ne cite que la troisième édition du Dictionnaire de l'Académie — se moquait d'un oublieux cherchant les choses qu'il a sous la main: *Vos ressemblés cil qui se siet / sur son asne et par tout le quiet.* (Diguilleville, *Pelerinage*, 5358). Si l'âne a été choisi comme moyen de transport dans l'expression *Ja dui orgueilleus ne chevaucheront bien un asne* (*Proverbe au vilain* 65, Mor 967, var ds Ler, Lac), alors que, comme le montre la var. *Dui orguillous ne pueent seoir en une celle* (Mor 614), on pourrait facilement citer à sa place n'importe quel objet susceptible d'être partagé — montre que l'âne n'y est pas sans fonction sémantique: animal rétif et monture déshonorante, il semble jouer le rôle d'un renforcement pittoresque. Evoquons encore *Qui est li asnes, a la keue li queurt* (Mor 441, var. *Cui est li asnes, s'el tiengne par la coue*, ds Lac, et *A qui est l'asne se le garde*, *Prov Communs*, 15<sup>e</sup>, ds Ler), sujet à des interprétations diverses. Selon certains (Lac, Rob) le proverbe illustrerait l'acharnement ridicule avec lequel l'homme s'efforce à accomplir une tâche dont dépend son profit. Selon d'autres il soulignerait l'importance de l'expérience ou inciterait à la prudence: *tenir son âne par la queue* — „se tenir sur ses gardes“.<sup>53</sup>

Qu'il soit permis, pour conclure, de formuler une hypothèse à propos des termes Martin et Bernart dans la locution *parler d'autre (M)martin / (B) bernart*, indiquant un changement radical de situation.<sup>54</sup> Le vague sémantique entourant les deux noms, et l'incertitude quant à l'etymologie de „martin“ nous poussent

---

cependant convenir pour expliquer l'emploi de Coquillart. Ch. d'Héricault estime qu'il évoquerait une sorte d'indulgence ironique mais, faute d'autres exemples d'intégrations contextuelles, nous n'osons pas lui attribuer de signification précise.

52 cf. var. *B. le cheval p. la q.*, (ds Ler), *Mettre la charrue devant les boeufs* (Bible Guiot 1574, Mor 1588).

53 W. Gottschalk, *Die Sprichwörtlichen Redensarten des Französischen Sprache*, Heidelberg 1930.

54 Je remercie M. Gilles Roques d'avoir bien voulu mettre à ma disposition son étude concernant cette expression.

à maintenir toutes les réserves. La présence remarquable de deux noms susceptibles de désigner l'âne invite néanmoins à reconsidérer le problème. En effet, l'une des hypothèses émises à propos de l'origine de *martin* dans cette expression veut qu'il s'agisse du nom de l'âne.<sup>55</sup> Les variantes comportant *bernart* sont plus anciennes que *bernart* dans le sens de „stupide“ (cf. plus haut), mais elles non plus ne sont pas attestées antérieurement à la rédaction du *Roman de Renart* (cf. par ex. les emplois ds celui-ci, Ia, 1853, éd. Martin, ds *M.-R.*, III, 259 ou un *happax* manquant d'adjectif ds *Le lai de l'Ombre*, 818, cité ds TL). Peut-on complètement écarter l'hypothèse que ces cas d'utilisation des deux noms propres seraient originellement des évocations pittoresques de l'âne, d'autant que des variantes comportant le nom individualisé d'un autre animal — *parler d'autre (R)renart* et *chanter de (R)renart* — sont attestées?

\*

Ayant parcouru l'essentiel des avatars de l'âne reflétés dans les expressions imagées de l'ancien français<sup>56</sup>, on peut essayer de définir les principaux facteurs qui participent à l'élaboration sémantique de ces figures. Une grande part des expressions — même celles qui sont fondées sur les représentations humaines des caractéristiques animales — ont puisé aux faits de la réalité objective: le langage figuré semble fidèlement refléter les fonctions économiques de l'âne et ses conditions de vie, il peut donc être considéré sur ce plan comme une source historique complémentaire.

Utilisé pour illustrer le caractère humain, l'animal se voit transformé en vertu de la conception anthropomorphique. Les traits humains sont projetés dans le psychisme animal dont la nature, immuable, convient bien à l'implantation de stéréotypes. Une fois l'association établie, le langage emploie l'âne comme un représentant pittoresque de certaines caractéristiques humaines (stupidité, ruse, lubricité...).

La présentation métaphorique de l'âne a été largement influencée par les idées émanant des traditions culturelles, telles les valeurs symboliques de l'animal (sa stupidité, le symbolisme de ses oreilles), ses représentations mythologiques (âne associé aux divinités incarnant la sensualité), la forme qu'il avait revêtu dans la culture populaire (fête de l'âne, assouade).

Les ouvrages littéraires, les récits d'animaux en particulier, constituaient eux aussi un réservoir d'images. L'idée que l'on avait du caractère animal a pu en être influencée, notamment dans le cas des animaux auxquels ces écrits confèrent un caractère relativement stable, tel l'âne. Les protagonistes concrets des

<sup>55</sup> Fr. Michel, *Etudes de Philologie comparée sur l'argot*, Paris, 1856.

<sup>56</sup> Signalons qu'un certain nombre de passages nous est apparu obscur. Ainsi, même après des consultations d'éminents lexicologues, l'expression relevée dans le *Cumpoz* de Philippe de Thaün („Reprehensio allegorice per proverbialia“, vv. 123-4, p. 5 de l'éd. Mall): „N'unc ne fut asnes net / ki bien loast citet.“

récits littéraires faisaient leur entrée dans la langue figurée. Comme l'âne harpiste de la fable ésoopique, Renart, Isengrin et Fauvel y ont trouvé chacun leur place. Partant de cette logique, on peut supposer que le personnage de Bernart „l'archevêque“ ait pu donner naissance à la métaphore de „homme stupide“, ou, à défaut, du moins ajouter de la verdeur à l'image.

Les métaphores fondées sur la représentation humaine du caractère de l'âne apportent non seulement des renseignements sur l'idée que l'homme se faisait de l'animal. Comme la plupart de ces métaphores illustrent des concepts abstraits, il nous est possible d'envisager par leur biais certains aspects de la mentalité humaine. Sur ce plan, il est particulièrement éclairant d'établir une comparaison entre des langues appartenant aux civilisations différentes: en étudiant les concepts abstraits correspondant à *asne* et à ses dérivés en ancien français, nous en avons relevé plusieurs qui étaient absents des connotations d'*asinus* dans l'Antiquité. Nous croyons y voir le reflet de l'importance que la société féodale attribuait à certaines idées: il s'agit notamment de la ruse, qualité qui exerçait une grande fascination sur l'esprit médiéval. L'une des notions clés de l'époque, elle connaissait une richesse terminologique remarquable et était évoquée dans de nombreux proverbes.<sup>57</sup> L'association de l'âne à la lâcheté dans le contexte guerrier semble elle aussi caractéristique. Elle est à inscrire parmi les emplois figurés qui témoignent de l'attention particulière portée à ce défaut — comme à un contrepied de la bravoure chevaleresque — par la société féodale.<sup>58</sup> L'image de l'âne en tant que principe charnel opposé au spirituel apparaît dès l'Antiquité tardive, comme un signe d'une spiritualité nouvelle que la pensée médiévale fera sienne.

En dépit de toutes les imbrications entre le linguistique et l'extralinguistique que nous avons constatées en étudiant les figures asinières, nous avons observé une sorte de disproportion entre les représentations linguistiques de l'âne et ses images rencontrées en dehors de la langue. Les expressions figurées, si elles ne sont pas privées de nuance affective (métaphores fondées uniquement sur les faits objectifs), se voient pourvues d'une affectivité négative. Le langage figuré néglige systématiquement les côtés positifs des représentations de l'âne. Or, ce n'est pas toujours le cas dans les descriptions „réalistes“,<sup>59</sup> d'autant moins en-

57 Cf. par ex. *Tel cuide autre enguiner ki enguine sei meismes, Qui barat porchace baraz lui vient, Encontre vezié, recuit* etc. (E. Schulze-Busacker, op. cit.)

58 Cf. pour des proverbes se rapportant à cette notion E. Schulze-Busacker, op. cit., p. 141

59 La plupart des sources littéraires montrent l'âne domestique comme un animal mésestimé, dupé et maltraité. Certains textes attestent cependant qu'il pouvait jouir d'une réputation favorable: Pline (H.N. 8.68.167), en reproduisant un témoignage de Varron, rapporte qu'un sénateur a acheté un âne pour un prix qui lui semble dépasser toute somme qui ait jamais été versée pour un animal. Apulée, ayant identifié son héros avec l'âne, sympathise avec lui dans les *Métamorphoses*. De même, certaines fables présentent l'âne sous un jour favorable (*L'âne et le loup*, éd. Chambry, Paris 1927). L'appréciation la plus fameuse des services rendus par l'âne apparaît chez Rutebeuf (*Le testament de l'âne*, vv. 33-41). Au 16<sup>e</sup> et au 17<sup>e</sup> siècle on rencontre plusieurs évocations positives de l'animal: parabole représentant le bon peuple portant le fardeau des méchants chez Bebel, Haudent, Larivey et Guéroult (cf.

core dans le symbolisme. D'où vient cette image partielle que donnent de l'âne les expressions figurées? Nous soutenons qu'il faut en chercher la cause dans les mécanismes linguistiques: La langue a besoin de termes expressifs pour désigner des caractéristiques péjoratives.<sup>60</sup> Les animaux, en tant que créatures „inférieures“ s'offrent comme des comparants privilégiés pour constituer ces images.<sup>61</sup> Parmi eux l'âne, chargé d'un gros bagage de représentations dépréciatives, se prête à merveille à ce rôle.

L'observation d'une différence entre l'image linguistique et les autres représentations de l'âne se trouve confirmée par la perspective diachronique: en parcourant le fil des siècles jusqu'à nos jours, nous assistons dans la littérature à une réhabilitation progressive du caractère de l'âne.<sup>62</sup> Son image dans les expressions de la langue demeure pourtant essentiellement négative. Nous avons affaire là, en plus du mécanisme qui fait prendre certains animaux comme des parangons des vices humains, à la puissante action du conservatisme linguistique. Une fois lexicalisées, les expressions figurées sont transmises aux générations ultérieures; les facteurs motivants peuvent disparaître, mais la trace de la réalité passée — y compris les connotations négatives — subsiste dans le sémantisme des figures.

Les caractères propres à la langue font que le langage imagé se prête mal à l'étude des attitudes affectives envers les animaux. On devrait avoir recours aux descriptions littéraires et aux documents historiques pour essayer de corriger, du moins en partie, l'image que donnent les métaphores des rapports liant les hommes à cet animal sympathique.

### Liste des abréviations des sources lexicographiques et des recueils de proverbes:

- DH = *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert 1992  
 DiStef = G. Di Stefano, *Dictionnaire des locutions en moyen français*, Montréal, Ceres 1991  
 DuCange = *Glossarium ad scriptores mediae et infimae latinitatis*, Paris, G. A. L. Henschel 1850.  
 F = A. Forcellini, *Lexicon totius latinitatis*, Padoue, A. Forni 1864 – 1926  
 FEW = W. von Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, t. 1,2, Tübingen, J. C. B. Mohr 1948, 1949

---

M. Bideaux, *L'âne de la fable face au 16<sup>e</sup> s. français*, ds *Reinardus* 5). La XI<sup>e</sup> Serée de Bouchet se termine sur un éloge monumental de l'âne.

60 Nous tenons à préciser que nous conférons au terme „langue“ les qualités de l'animé tout n sous-entendant le facteur humain, dont les particularités psychiques sont bien sûr le seul mobile des procédés linguistiques.

61 Déjà Quintilien particulièrement prisait les expressions plaisantes reposant sur une similitude établie avec un objet „inférieur“. (*Inst. Or.*, 6.3.57).

62 cf. *Vie et lang.*, 1966, No 172, p. 393 sqq.

- Gdf = F. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du 9<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> s.*, Paris, F. Vieweg, E. Bouillon 1880–1902
- Hu = E. Huguet, *Dictionnaire de la langue du 16<sup>e</sup> s.*, Paris, Didier 1967
- Lac = La Curne de Sainte-Palaye, *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois*, Paris, 1875–1882
- Ler = Le Roux De Lincy, *Le livre des proverbes français*, Paris, Delahays 1859  
*Li proverbe au vilain*, éd. intégrale par A. Tobler, Leipzig, 1895
- Litt = E. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Chicago, Encyclopaedia Britannica 1987
- Mor = J. Morawski, *Proverbes français antérieurs au 15<sup>e</sup> s.*, Paris, Champion 1925
- Rob = F. Montreynaud, A. Pierron, F. Suzzoni, *Dictionnaire de proverbes et dictons*, Les usuels du Robert, Paris, 1993
- Til = G. Tilander, *Le lexique du Roman de Renart*, Slatkine Reprints, Göteborg 1924, Genève 1984
- TL = A. Tobler— E. Lommatzsch, *Alfranzösisches Wörterbuch*, Berlin, Wiesbaden, à partir de 1925
- TLL = *Thesaurus linguae latinae*, Leipzig, München, depuis 1900
- Walther = H. Walther, *Proverbia sententiaeque medii aevi*, I–IV, Gottingen, 1963–1969